

## Changement d'heure à Kaboul

La jeep était enfin sortie de Kaboul, traînant derrière elle son nuage de poussière. Les encombrements du centre ville étaient dépassés. Les piétons se faisaient plus rares. Ils semblaient enfin avoir accepté de quitter le milieu de la rue occupé pour l'instant par quelques ghadis. Le ghadi, c'est le taxi afghan : une voiture à cheval à deux roues dans laquelle le client s'installe à l'arrière, le dos tourné au cocher. Avant tout, le ghadi est un taxi, et son cocher a une compréhension des règles de la circulation qui diffère assez peu de celle des chauffeurs de nos taxis modernes : la rue leur appartient et c'est aux autres de se ranger.

Sur la large avenue qui s'ouvrait devant nous, notre chauffeur avait enfin pu reprendre sa méthode de conduite préférée : pied au plancher, main droite sur le volant, main gauche restant disponible pour saluer les chauffeurs croisés, les amis et peut être même les autres, tant il était important pour lui de faire connaître à tous, son nouveau statut social. Car conduire une Jeep, qui plus est une Jeep de l'administration afghane ayant à son bord deux experts des Nations unies, cela vous plaçait dans la hiérarchie des employés du gouvernement à un niveau particulièrement enviable.

Nous, les experts, serrés sur le siège arrière, nous ne trouvions pas notre sort aussi enviable. Nous avions froid, très froid. Malgré la capote censée faire de la Jeep une conduite intérieure, des filets d'air glacé arrivaient de partout. Nous étions début décembre. Il n'avait pas encore neigé et bien que la température fût déjà très sensiblement en dessous de  $-10^{\circ}\text{C}$ , pour les Afghans, l'hiver n'avait pas encore commencé. Il débiterait seulement avec l'apparition de la première neige. Celle-ci s'était jusqu'ici limitée à envahir toutes les conversations : elle était plus qu'attendue, elle était espérée. La neige, pour le peuple afghan, est essentielle. Qu'il neige peu et la récolte sera faible. Si, au contraire, elle est épaisse sur les sommets de l'Indu Kusch, sa fonte permettra au printemps et pendant l'été une irrigation importante apportant une abondante récolte.

Dans le lointain, apparaissait le château qui avait justifié ce qui aurait pu être une magnifique avenue digne de Versailles si elle avait été pavée ou bitumée. Mais il n'en était rien. Elle était simplement vaguement empierrée et pleine de nids de poule que notre chauffeur

essayait vainement d'éviter par des coups de volant hasardeux donnant à la jeep une trajectoire zigzagante imprévisible. En clair, le Dr Anda<sup>1</sup>, mon comparse norvégien et moi n'avions qu'une hâte, mettre fin à cette promenade au confort discutable.

La direction de la Météorologie, vers laquelle nous nous dirigeons, disposait d'un immeuble situé à une distance d'une douzaine de kilomètres de Kaboul et à quelques centaines de mètres du château auquel conduisait l'avenue que nous empruntions. En fait, cet immeuble aurait dû être une annexe de ce château si celui-ci était devenu la résidence royale qu'avait prévue le roi qui en décida la construction<sup>2</sup>.

Le Dr Khalek<sup>3</sup>, le directeur de la météorologie<sup>4</sup>, nous attendait devant l'entrée de l'immeuble, près de sa voiture. Nous étant extirpés de la Jeep, nous n'eûmes même pas le temps de quelques mouvements d'assouplissement pour remettre en route des muscles passablement engourdis, que, d'un geste, il nous fit signe de monter dans sa voiture, une vraie conduite intérieure, en nous disant que nous étions attendus chez le Ministre des mines.

D'une manière quelque peu surprenante, le RAMI<sup>5</sup> dépendait du Ministère des Mines. Pour quelle raison ? Je n'ai sur le sujet aucune certitude, je pense néanmoins qu'au moment de sa création on ne savait pas trop où mettre le RAMI, et on avait pensé raisonnable de le mettre sous les ordres d'un ministre ayant une culture scientifique réelle, une denrée qui devait être rare dans le gouvernement afghan.

Nous reprîmes la route pour rejoindre Kaboul à une vitesse qui ne nous laissait aucun doute sur l'urgence de la convocation. Quant à la raison de celle-ci, le Dr Khalek était comme nous : il l'ignorait totalement. Pendant tout le parcours effectué dans un confort très sensiblement supérieur à celui que nous avons connu à l'aller, les supputations allèrent bon train. Bien sûr, il y avait l'affectation des étudiants disponibles entre les différents ministères demandeurs, mais le partage ne devait se faire que dans quelques semaines, et il semblait trop tôt pour en discuter. Il y avait aussi le problème de l'uniforme projeté pour habiller les enfants chargés du chauffage<sup>6</sup>, mais le sujet paraissait d'une importance insuffisante pour justifier une convocation ministérielle.

1/ Le Dr Anda et moi constituons la mission envoyée dans le cadre du Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD) à la demande de l'Organisation Météorologique mondiale (OMM), pour aider l'Afghanistan à mettre en route un service météorologique.

2/ En fait, ce château ne fut pratiquement jamais utilisé par les rois qui se succédèrent après sa construction.

3/ Prononcer Râlek, en faisant rouler le "R"

4/ Le Service consistait, à l'époque, en ce directeur et quelques gamins qui avaient pour fonction principale de maintenir en fonctionnement les poêles qui assuraient le chauffage des 3 bureaux de la direction.

5/ Pour Royal Afghan Meteorological Institute.

C'est ainsi que nous arrivâmes dans le bureau de notre ministre sans savoir pourquoi nous étions là.

L'accueil fut à la hauteur de la réputation de la courtoisie afghane. Son Excellence était jeune, tout juste la quarantaine. Sa maîtrise de la langue française trahissait une origine aisée, voire royale ; aucun doute, il était passé par le Lycée Estéqlâl, le lycée français de Kaboul<sup>7</sup>. Ses vêtements à l'occidental étaient parfaits, sans la moindre faute de goût.

Le Dr Anda et moi n'étant arrivés à Kaboul que depuis quelques semaines, la conversation porta d'abord sur notre premier contact avec la vie afghane et sur ce qu'il ne fallait pas manquer de voir ou de visiter au cours de notre séjour : Bamiyan, le Bendiamir et si la durée de notre séjour le permettait, la mosquée de Mazar-e Charif. Pour ce qui est de notre premier contact avec la vie afghane, je laissai la parole au Dr Anda. Il avait passé six ans à Téhéran et à peu près autant en Égypte, une expérience qui me paraissait le qualifier mieux que moi, pour soutenir la conversation sur le sujet. Et puis, il ne me paraissait pas particulièrement opportun d'indiquer que je sortais d'une mission de trois mois en Israël.

Ces civilités accomplies, nous en vîmes à parler du RAMI. En fait, il y avait peu à dire, son directeur étant là, pratiquement tout le service était dans le bureau ministériel. Nous nous contentâmes donc d'exprimer nos espoirs d'obtenir rapidement des élèves, le Dr Anda pour en faire des observateurs et moi pour en faire des spécialistes en instrumentation météorologique. Le tour des projets en cours fut donc rapidement terminé. Mais il était clair que nous n'avions pas été convoqués pour parler de sujets qui relevaient de la simple routine. Il était temps d'en venir à des choses plus sérieuses.

Son Excellence commença à nous parler d'Aryana, d'une manière plus précise de la compagnie Aryana Air line qui venait d'être créée. On sentait dans ses propos une grande fierté. Même si la compagnie n'était encore qu'embryonnaire et limitait son action à quelques liaisons intérieures<sup>8</sup>, elle constituait pour le pays, un grand pas en avant vers la modernité.

C'est alors que le ministre nous fit part d'un problème auquel ni Anda, ni moi n'avions songé : chaque ville ou village d'Afghanistan avait sa propre heure, une heure fixée chaque jour à midi par les mollahs de l'endroit. Après quelques semaines passées à Kaboul, je ne pouvais ignorer que les mollahs faisaient tirer un coup de canon à midi, mais je pensais que cela relevait d'une tradition religieuse qui n'affectait pas la variable temps d'une ville à l'autre. Il n'en était rien, et le ministre nous fit part de son désir de mettre fin à cet archaïsme qui, s'il perdurait, ne manquerait pas d'introduire des disfonctionnements fâcheux dans la bonne marche d'Aryana Air Line. D'un point de vue pratique, il nous annonça qu'il voudrait profiter de la nouvelle année toute proche pour "mettre tout l'Afghanistan à la même heure" et qu'il souhaitait, avant de rendre officiel cette décision, recevoir l'avis des "experts" sur le sujet.

Anda et moi ne pouvions qu'être d'accord avec le projet présenté. Ce que nous exprimâmes sans aucune réserve, en insistant sur le fait qu'une telle mesure était indispensable pour la météorologie, ne serait-ce que pour assurer la simultanéité des observations. Le Dr Khalek, lui, resta silencieux. Un silence qui ne nous surprenait guère car, bien que nous ne le connaissions que depuis quelques semaines, nous le savions toujours très réservé, n'exprimant son avis sur des sujets qu'il jugeait d'importance qu'après un certain temps de réflexion. Un temps de réflexion que ne lui accorda pas son Excellence.

Nous quittâmes aussitôt le ministère. Anda et moi étions tout heureux du résultat tout à fait positif auquel avait abouti cette réunion inattendue. Le Dr Khalek restait toujours silencieux. Ce n'est qu'à la sollicitation du Dr Anda qui souhaitait son avis, qu'il réagit. Il le fit avec une brusquerie à laquelle il ne nous avait pas habitués :

- Oui, tout ça, c'est simple pour vous, on voit bien que vous ne risquez pas votre vie. Vous, vous croyez que les mollahs vont accepter cela sans réagir et moi, je sais ce qu'ils vont faire et ce n'est pas vers le ministre qu'ils vont se tourner. Pour eux, c'est moi le responsable et c'est moi qui dois payer.

Près de cinquante ans après, je ne garantis pas l'exactitude de chaque mot. Ce dont je suis sûr, par contre, c'est que le Dr Khalek avait peur, très peur. Nous tentâmes vainement de le raisonner. Il aurait fallu des arguments autres que les nôtres pour ébranler une conviction profonde bâtie sur une connaissance de l'Afghanistan que nous n'avions pas.

Cette peur était-elle fondée ? Je pense que oui, mais, même aujourd'hui, je suis bien incapable de l'affirmer avec certitude. Le Dr Khalek ne nous en reparla jamais. Seul, son visage révélait, parfois, une certaine inquiétude.

Les jours passaient. Vers Noël, la décision ministérielle fut officiellement annoncée. Elle ne donna lieu, du moins à Kaboul, à aucune réaction. Puis ce fut le premier de l'an. Toutes les montres, aussi bien à Kaboul qu'à Mazar-e Charif, Herat ou Kandahar<sup>9</sup>, se mirent à battre à l'unisson. Tout s'était apparemment bien passé. Le Dr Khalek pouvait enfin respirer. Il fallut cependant quelques jours pour que son visage retrouve enfin sa sérénité habituelle.

C'était l'Afghanistan de 1956, un pays qui, pourtant, ne connaissait pas encore les talibans.

•Henri Treussart•

6/ Cet uniforme, une excellente idée du Dr Anda, était destiné à donner à ces enfants une tenue décente qui éliminerait les haillons qu'avaient certains, pour seul vêtement.

7/ Le lycée Estéqlâl d'abord 100% français, allait devenir en 1955 lycée franco-afghan. Les professeurs français qui enseignaient dans ce lycée constituaient l'effectif majoritaire de la colonie française de Kaboul. Par tradition, les garçons de la famille royale y faisaient leurs études.

8/ Je devrais peut-être dire "liaisons domestiques", mais je ne peux m'habituer à ce qualificatif, qui au stade du développement d'Aryana aurait pu être interprété comme un désir de minimiser la légitime fierté qu'inspirait aux afghans cette entrée de leur pays dans le monde de l'aviation commerciale.

9/ En fait, on peut penser que seules les grandes villes furent touchées par cette mesure soit, parce que les villages n'étaient pas informés du décret ministériel, soit, lorsqu'ils l'étaient, parce qu'il en fallait plus pour qu'ils consentent à changer leurs habitudes.